

Ma vie en rose. Alain Berliner

Grégoire Sivan

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

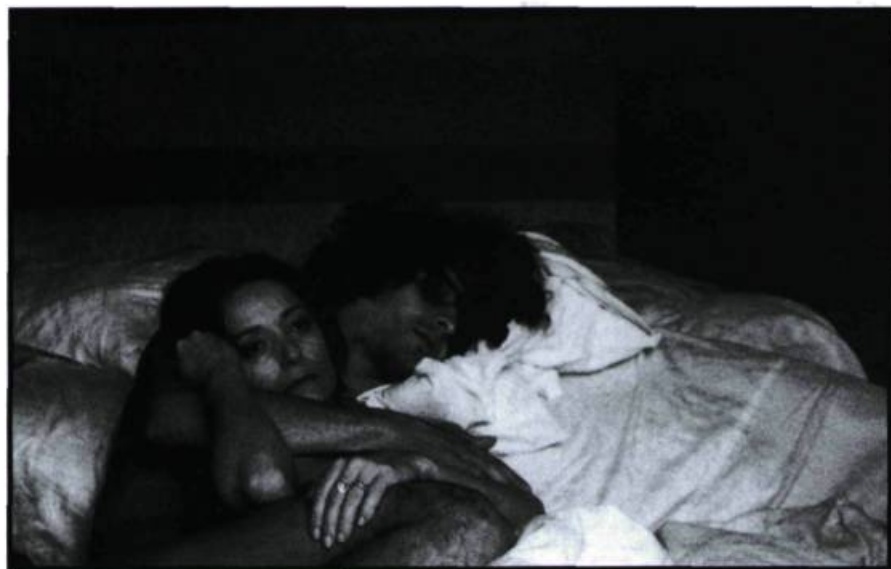
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sivan, G. (1997). Review of [*Ma vie en rose. Alain Berliner*]. *24 images*, (88-89), 43–43.



Brigitte Roüan et Boris Terral.

La mise en scène de Brigitte Roüan est animée de la même énergie que la passion qui possède sa protagoniste. Elle se permet tout et rien ne lui résiste: l'héroïne est littéralement sur un nuage, on la voit se métamorphoser au contact de cet amour dans lequel elle se jette à corps perdu.

Il faut dire rapidement que cette liaison est mise en perspective par, d'un côté, une cliente de son mari avocat qui a poignardé son époux infidèle, de l'autre par un jeune écrivain en mal d'inspiration dont elle va nourrir le roman de sa brûlante expérience. Hormis certaines péripéties scénaristiques (l'amant ami du jeune écrivain), la façon de rendre la déchéance de la femme plaquée aussi, *Post-coïtum, animal triste* confirme le talent de l'actrice-réalisatrice d'*Outremer*. ■

JACQUES KERMABON

MA VIE EN ROSE

■ Alain Berliner

Partant du postulat (actuellement en vogue) que la spécificité physique et le sexe de l'individu ne sont plus aujourd'hui choses définitivement acquises, Alain Berliner nous propose de suivre le parcours de Ludovic, un gamin de sept ans, qui rêve justement de troquer ses mâles organes contre une identité plus ouvertement féminine. Un choix singulier, certes, mais qui ne semble pas outre mesure provoquer de révolution dans ses convictions en culottes courtes. La question qu'il se pose se formulera plutôt de la manière suivante: «Comment Dieu, dans son infinie étourderie, a-t-il pu faire de moi un garçon, quand les gènes originels qui m'ont été envoyés étaient manifestement destinés à un corps de fille?»

Ma vie en rose est bien évidemment et avant tout une très jolie parabole sur la notion de différence et de tolérance. Il est également bien plus que cela. Berliner joue le jeu de la fable humaniste sans endosser outre mesure la bienséance cinématographique qui caractérise en général ces «films à thèse» portant leur grossière abnégation en bandoulière. En adoptant délibérément le point de vue d'un enfant confronté à une «erreur génétique» qui l'atteint jusque dans sa chair, il s'autorise le choix d'une subjectivité assez bienvenue.

Il filme la différence du jeune garçon sans pour autant condamner de manière définitive les réactions abusives de son proche entourage (sa famille, ses amis, les voisins): Ludovic n'est pas encore totalement à même de juger de l'injustice dont il est victime.

Le recours à la subjectivité permet également d'échapper aux mailles empoisonnées du «sujet à thème pour téléfilm à débat» (version «Mon fils se prend pour une fille, dois-je l'envoyer dans une institution catholique qui le ramènera sur le droit chemin?»), en adoptant d'une part une mise en scène très stylisée (les décors et ambiances tendent même parfois vers un onirisme surréaliste, au cours des rêves éveillés de Ludovic, par exemple), et d'autre part en opposant ces fantasmagories décalées roses bonbon au pragmatisme de la vie quotidienne filmé avec réalisme. Berliner réus-



Jean-Philippe Écoffey, Michèle Laroque, Georges Du Fresne et Hélène Vincent.

sit de cette manière une dichotomie formelle assez efficace. Il serait très injuste de ne pas souligner également l'interprétation époustouflante des acteurs (et actrices) du film: toujours sur le fil du rasoir, ils se sortent à merveille des situations impossibles que leur impose Berliner. Direction d'acteurs impeccable, donc, sujet casse-gueule traité avec beaucoup de subtilité, ravissement de l'image: *Ma vie en rose* est en tout point une réussite. ■

GRÉGOIRE SIVAN